

Z O Y Â P I R Z Â D

UN JOUR
AVANT PÂQUES

Roman

Traduit du persan (Iran) par Christophe Balaj

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

CHAPITRE I

Les noyaux de griottes



La maison de mon enfance était mitoyenne avec l'église et l'école.

La cour, comme dans toutes les maisons des petites villes côtières, était remplie d'orangers sauvages. Un massif bordait la véranda du rez-de-chaussée. Mon père y plantait ses fleurs au printemps et pendant l'été. Dès l'automne, il était inondé jusqu'à l'hiver.

Le rez-de-chaussée était fait de larges pièces aux plafonds hauts soutenus par des piliers de bois. La lumière y pénétrait seulement par la cour, si bien qu'en fin d'après-midi il était plongé dans l'obscurité. Personne n'y habitait. Effat *kbanom** y gardait son savon et ses bassines pour la lessive hebdomadaire. Les jours de pluie, elle venait y étendre le linge sur des cordes tendues entre les piliers. Ma mère y remisait aussi tout ce qu'elle n'utilisait plus mais dont elle n'avait pas le courage de se défaire : mon berceau, mon baby-trotte, sa propre bicyclette d'enfant, une armoire à glace qui lui venait, disait-elle, du trousseau de sa mère. Dans une des pièces était rangé le matériel de chasse de mon père qui reprochait régulièrement à ma mère de laisser ce

* Les termes en italique ou suivis d'un astérisque ainsi que la plupart des noms de lieux figurent dans un glossaire en fin de volume.

rez-de-chaussée inhabité. Celle-ci se contentait de hausser les épaules en répondant qu'elle n'aurait pas la patience de supporter un locataire.

Mon occupation favorite avant d'aller à l'école était de jouer dans ces pièces vides, entre le linge étendu sur les cordes et le bric-à-brac entreposé. Le soir, je m'installais au salon avec mes jouets, ou bien je feuilletais journaux et revues pour y noircir au crayon l'intérieur des lettres. La nuit, j'écoutais les bruits du salon à travers la cloison de ma chambre. Quand il n'y avait pas d'invités à la maison, j'entendais le crachouillis de la radio arménienne, ou les disputes de mes parents.

Pour accéder au premier étage, il fallait emprunter le petit escalier extérieur en bois qui grimpa depuis la cour jusqu'à la véranda du premier, plus large que celle du bas. Une série de fenêtres s'ouvrait sur la véranda tandis qu'une autre donnait sur la cour commune à l'école et à l'église.

Celle-ci était un quadrilatère de pierres grises percé de six étroites fenêtres que je n'avais jamais vues ouvertes. Ma grand-mère racontait qu'elle avait été construite ainsi que l'école par la première vague d'émigrés arméniens venus s'installer dans notre ville côtière.

L'école s'élevait sur deux étages à la façade de pierres blanches et carrées. Une pierre sur deux était ornée d'un motif de fleur à cinq pétales. Quand j'étais tout petit, dans la journée, je tirais jusqu'à la fenêtre une chaise sur laquelle je m'asseyais en tailleur pour observer la cour de l'école et de l'église. Je ne comprenais rien aux jeux des enfants pendant la récréation. Tout en examinant les

fleurs gravées sur les pierres de la façade, je me disais que lorsque j'irais à l'école, au lieu de passer la récréation à courir en hurlant, j'ôterais avec un chiffon les mousses qui recouvraient les pétales. J'estimais que lorsque je serais grand, j'aurais une taille suffisante pour atteindre les fleurs les plus hautes du mur du rez-de-chaussée. Je ne voyais pas de solution pour celles du premier étage.

Quand je fus en deuxième année de primaire, alors que je jouais dans la cour avec Tahereh, celle-ci me dit : « On va construire une échelle ! Comme ça, on pourra atteindre toutes les fleurs. » Puis elle ajouta, comme si elle lisait dans mes pensées : « Puisque tu as peur, tu resteras en bas pour surveiller l'échelle ; c'est moi qui monterai. »

Cette cour d'école était le seul endroit où Tahereh et moi pouvions jouer ensemble en fin d'après-midi. Tahereh ne venait jamais chez nous. Sans doute parce qu'elle savait que cela ne plaisait pas à mon père. La maison de Tahereh et de ses parents n'était qu'une toute petite pièce au rez-de-chaussée ; il n'était pas possible d'y jouer. De plus, si mon père venait à apprendre que j'allais chez le concierge, il en faisait toute une affaire, nous obligeant, ma mère et moi, à supporter un long sermon sur les différences sociales, religieuses et ethniques.

Derrière l'église, le cimetière s'étendait au-delà de la cour, sans mur de clôture. Probablement que cela n'était pas nécessaire. Le directeur avait interdit aux élèves d'y pénétrer. La parole du directeur était la plus haute et la

plus solide des clôtures. Cela faisait d'ailleurs des années que personne n'avait été inhumé là. Le nouveau cimetière arménien se trouvait à présent à quelques kilomètres de la ville, sur la route de Téhéran.

D'après ma grand-mère, la dernière à « reposer pour toujours » dans le cimetière de l'église était Anahid, son amie d'enfance. Elle avait attrapé une méningite. Avant même qu'on ait pu l'emmener chez le docteur... Ma grand-mère évoquait toujours la mort sans la nommer.

Je n'allais pas encore à l'école quand, par une soirée pluvieuse, j'avais entendu l'histoire d'Anahid chez ma grand-mère. Les yeux rivés sur le feu qui brûlait dans le poêle de fonte, je songeais à son amie d'enfance. Je ne sais pourquoi j'imaginai une petite fille maigre aux cheveux dorés, avec une tache de vin sur la joue. Pendant longtemps, je ne cessai d'interroger ma mère, ma grand-mère, ma tante, toutes les grandes personnes de mon entourage : « Moi aussi, quand j'aurai douze ans, je mourrai d'une méningite ? »

Ma mère grondait mon père : « Pourquoi ta mère parle-t-elle constamment de la mort devant cet enfant ? » Mon père défendait sa mère. Cela finissait par une scène de ménage pendant laquelle je me réfugiais dans un coin de la maison, pleurant d'angoisse à l'idée de mourir à douze ans.

Jusqu'à ce qu'un jour, ma grand-mère me prenne sur ses genoux et me dise en m'embrassant : « Écoute, Edmond ! C'est parce que c'était une fille qu'Anahid a attrapé une méningite et qu'elle nous a quittés. Les

garçons n'attrapent jamais de méningite. »

Mes parents regardèrent ma grand-mère d'un air ahuri tandis que moi, satisfait et rassuré par ces explications, j'oubliai définitivement que je devais mourir à l'âge de douze ans.

Mes douze ans arrivèrent.

Quelques jours avant la fête de Pâques, tôt le matin, je m'arrêtai en haut de l'escalier sur la véranda. La main posée sur la rampe, je me dis : « Ce n'est pas le jour de glisser. » La rampe était encore humide de la pluie de la veille. Je descendis les marches une à une.

« Ne le traîne pas dans l'escalier ! » cria ma mère depuis la cuisine.

Je lançai mon cartable par-dessus mon épaule, m'arrêtai à la dernière marche pour regarder dans la cour. Les arbres étaient en fleurs. Dans quelques jours, toute la ville embaumerait la fleur d'oranger. J'allai inspecter le massif. Comme les fleurs de muflier avaient grandi depuis la veille ! Aussitôt, je fermai les yeux en me demandant quel vœu je pourrais faire.

« Au printemps, disait ma mère, quand tu vois la première coccinelle, il faut fermer les yeux et faire un vœu. »

Moi, je n'avais pas d'autre vœu que celui de voir une coccinelle. En ouvrant les yeux, j'en aperçus une qui grimpa le long d'une tige de muflier. Le rouge tacheté de noir était du plus bel effet sur le vert pâle de la tige. D'un doigt je barrai la route à la coccinelle qui monta dessus.

« Quand tu as fait ton vœu, disait ma mère, laisse-la partir. Avant Pâques, ton vœu est exaucé. »

« Puisque je n'ai pas fait de vœu, je vais la garder » pensai-je.

Jetant mon cartable à côté du massif, je recueillis la coccinelle dans le creux d'une main et posai l'autre à plat dessus avant de grimper l'escalier quatre à quatre. Parvenu à la véranda du premier, je passai devant la cuisine, la salle à manger, puis le salon, en priant le ciel que ni papa ni maman ne se montrent.

« Mon gros ours de fils ! » dirait mon père.

Ma mère serait toute contente de voir la coccinelle, mais pas maintenant, j'allais être en retard à l'école.

Une fois dans ma chambre, j'ouvris une des trente ou quarante boîtes d'allumettes qui constituaient ma collection, y jetai la coccinelle en lui disant : « Ne bouge pas jusqu'à ce que je revienne ! »

J'étais encore en haut de l'escalier quand ma mère sortit de la cuisine : « On peut savoir ce que tu fabriques ? La cloche a déjà sonné ! »

Je glissai jusqu'au bas de la rampe humide, attrapai mon cartable et partis en courant. J'arrivai en retard. Les élèves étaient en rang. Ils récitaient la prière du matin : « Notre Père, qui êtes aux cieux... »

Je récitai « qui êtes aux cieux » avec les autres en remerciant Dieu que le directeur eût les yeux fermés et ne se fût aperçu de rien.

Je me faufilai au dernier rang derrière Tahereh. Elle gardait les yeux fermés, les mains jointes, la tête baissée, le bout du nez touchant le bout des doigts.

« Qu'est-ce que tu as encore trouvé ? » grommela-t-elle.

Je posai mon cartable pour faire un rapide signe de croix. La tête inclinée, je continuai : « Pardonnez-nous nos offenses... » Puis j'ajoutai à voix basse : « Une coccinelle. »

Tahereh se retourna, les yeux brillants : « Tu as fait un vœu ? »

« La classe de septième ! » appela le directeur. Notre rang se dirigea vers la salle de classe.

Tout en grimpant l'escalier je me demandais : « Comment a-t-elle compris que j'avais trouvé quelque chose ? »

Je voulus le lui demander. Je me ravisai. Quelques élèves s'étaient placés entre elle et moi. Si tant est que je lui eusse posé la question, elle m'aurait répondu comme d'habitude en écarquillant les yeux, en louchant, ou en faisant quelque autre grimace : « Je suis une sorcière ! »

La première heure était un cours d'histoire de l'Arménie. Je savais la leçon, si bien que je ne craignais rien quand le professeur m'interrogea : « Edmond Lazarian ! Quel roi d'Arménie portait le surnom de "Bien-aimé" ? »

Avant de pouvoir ouvrir la bouche j'avais totalement oublié la leçon, la classe, le professeur et tous les noms des rois arméniens. La seule chose dont je me souvins, c'est que j'avais oublié de faire des trous dans la boîte d'allumettes et que la coccinelle allait sûrement étouffer.

« J'ai demandé "Quel roi d'Arménie portait le

surnom de Bien-aimé ? » », répéta le professeur.

Tahereh me souffla depuis le banc de devant.

Les yeux rivés aux lèvres de Tahereh, l'esprit accaparé par la coccinelle, je répétai mot pour mot ce que me dit Tahereh : « Soltan Hamid II* ». »

Tous les élèves éclatèrent de rire. « Ne dis pas d'idiotie ! » gronda le professeur.

Quand la cloche sonna, Tahereh s'approcha et, comme si rien ne s'était passé, me demanda : « Où l'as-tu trouvée ? »

Pour lui montrer que j'étais fâché, je mis l'index dans ma bouche, l'en ressortis et le secouai vers le sol. Tahereh haussa les épaules et se retourna si vivement que je reçus ses deux nattes en pleine figure.

Pendant la deuxième récré, impatient et triste, je m'appuyai contre le mur de la cour pour regarder les élèves du CP jouer à *amou zandjirbâf*. Tahereh distribuait les cahiers de dictée. Je l'observai du coin de l'œil en attendant mon tour. J'étais encore en colère. Elle s'approcha de moi pour m'annoncer dans un sourire : « Tu as 19 ! »

Je mis à nouveau l'index dans ma bouche, le ressortis, mais cette fois-ci le secouai deux fois en direction du sol. Ce qui voulait dire que j'étais très fâché. Jusqu'à la dernière sonnerie, Tahereh ne me regarda pas une seule fois. Quand la fin des cours sonna, elle fut la première à quitter la classe.

Furieux et vexé, je commençai à rassembler mes affaires. Furieux de m'être fâché avec elle, vexé de n'avoir pas su céder. J'essayai de penser à ce que mon

père me rabâchait toujours : « Les hommes ont leur fierté. » Mais en ramassant mon cartable je me souvins que ma mère disait aussi : « Ce que les hommes prennent pour de la fierté, c'est leur imbécillité ! »

En sortant de classe, je me demandais lequel des deux avait raison, quand quelqu'un bondit devant moi : « Grrr... ! »

Je sursautai.

« Tu as eu peur ? » fit Tahereh en riant.

Sans attendre ma réponse, elle frappa du pied par terre : « Par Jésus-Christ, faisons la paix ! »

Elle me mit une main sur l'épaule en penchant la tête. « Tu es mon seul ami. »

Mon souhait le plus cher était d'être son seul ami. Comme c'était celui de tous les garçons de la classe et des quelques filles qui n'étaient ni méchantes ni jalouses. Je tendis mon petit doigt. Tahereh fit de même. Nous les joignîmes en les baissant trois fois vers le sol et en répétant trois fois ensemble : « La paix ! »

Je me disais que c'était bon de n'avoir aucun chagrin, quand je me souvins de la coccinelle. Je me mis à courir.

Je relevai la tête en arrivant au pied de l'escalier : « En fin d'après-midi, dans la cour ! »

Depuis la balustrade de la galerie supérieure, Tahereh me regardait. En passant le portail de l'école, je fonçai tête baissée dans mon père qui était juste derrière :

— Que se passe-t-il ?

— Rien ! Bonjour ! Rien du tout !

Quand je voulus passer, il me retint par le bras :

— Nous allons chez le coiffeur.

Une immense tristesse m’envahit à l’idée que la coccinelle allait mourir. Je tentai d’esquiver.

— Je vais jusqu’à la maison et je reviens.

— Pour quoi faire ?

— Rien, je vais juste poser mon cartable.

Mon père ouvrit la porte de la maison, prit mon cartable et le posa à l’intérieur :

— Avance !

Je n’osais parler de ma coccinelle. S’il avait su, il lui aurait sûrement fait une petite visite. Et si elle n’était pas déjà morte, il l’aurait tuée en ajoutant : « Ne t’ai-je pas dit cent fois que je ne supportais pas ces idioties ? » Et puis, il se disputerait certainement avec ma mère : « Tout ça, c’est de ta faute ! C’est toi qui apprends ces manières de petite fille à mon gros ours ! »

Tandis qu’*agha* Reza le coiffeur me passait la tondeuse n° 2 dans les cheveux, mon père et *agha* Ebrahim, assis sur deux chaises polonaises branlantes, bavardaient.

Agba Ebrahim était le père d’Anouche, une copine de classe. Une fille boulotte aux cheveux frisottés qui se disputait avec tout le monde et qui traitait sans arrêt Tahereh de « fille du concierge musulman ». Elle ne s’entendait pas non plus très bien avec moi. La semaine précédente, alors qu’on jouait pendant la récréation à *tchârgoush* sur le parvis dallé de l’église, Anouche et Tahereh s’étaient querellées. J’avais pris la défense de Tahereh. Alors Anouche s’était mise à crier devant tous les élèves : « Le petit chéri à sa *mamane*, il est amoureux

de sa musulmane ! » Avant que j'eusse trouvé la bonne réponse, Tahereh lui avait administré une gifle magistrale qui l'avait fait saigner du nez.

Monsieur le directeur et les autres enseignants étaient sortis. L'un d'eux avait appliqué un mouchoir mouillé sur le front d'Anouche. Aux questions du directeur, Anouche avait répondu en sanglotant que Tahereh l'avait frappée. Il s'était retourné vers Tahereh qui, les mains croisées derrière le dos, la tête baissée, remuait le gravier de la cour du bout du pied. On avait eu beau lui demander pourquoi elle avait frappé Anouche, elle était restée muette. Ce jour-là, pour la première fois, le directeur avait puni Tahereh. La punition de Tahereh était si incroyable que tous les élèves avaient complètement oublié l'origine de cette affaire.

Agha Ebrahim parlait à voix basse avec mon père. Je les voyais dans la glace. J'étais terrorisé à l'idée qu'Anouche eût tout raconté à son père et que celui-ci fût en train de le répéter au mien.

Je fus rassuré en voyant mon père mettre une main sur le genou du père d'Anouche en riant :

— Pas vrai ! Jure-le-moi par Jésus-Christ !

— Comment je mentirais ? Il y avait des témoins.

— Qui ça ?

Le père d'Anouche fit un signe de tête vers sa gauche. À gauche du salon de coiffure d'*agha* Reza, juste en face de l'école, de l'église et de notre maison se trouvait le débit de limonade de madame Grigorian, la grande amie de ma grand-mère, qui habitait l'étage

au-dessus du magasin.

Agba Reza se mit à crier en lançant des injures en *guilaki* à son apprenti qui balayait devant la boutique.

— La nuit, le magasin n'était pas ouvert, dit mon père.

— Elle l'a vu par la fenêtre du premier étage.

— Qu'a dit la femme du concierge ?

— D'abord, elle s'est mise à pleurer puis, elle lui a dit : « Tu n'as pas honte ? Tu es comme mon père. »

Mon père et *agba* Ebrahim se frappaient les cuisses en hurlant de rire. Entre deux fous rires, mon père ajouta : « Alors comme ça, Simonian est encore... »

Agba Reza retira la serviette qu'il m'avait mise autour du cou. Mon père lui glissa un billet dans la main en me disant : « Toi, va à la maison. Dis à ta mère que je suis invité à dîner. »